Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 16 (1942)

Heft: 2

Rubrik: Chroniques de la société

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

ÉTAT NOMINATIF

Adhésions :

1. M. Gustave Dumas, professeur à l'Université, av. V. Rossel, 20, Lausanne.
2. M. Donald Morier-Genoud, maître au collège, Château-d'Oex.
3. M. Georges Panchaud, maître au collège, Ancienne Parqueterie, Aigle.
4. M. Edmond Rossier, maître au collège, La Magnanettaz, Orbe.

Démission :

Mlle E. Tchernosvitow.

COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

Conférence de mise au point de M. J. Freymond sur *Le débat autour des causes de la Révolution française*, le mercredi 19 novembre, et conférence de M. P. Gaxotte sur *La République des Lettres sous Louis XV et Louis XVI*, le mercredi 3 décembre 1941.

C'est un très heureux hasard qui nous a permis d'entendre, à quinze jours d'intervalle, les deux remarquables exposés de M. Pierre Gaxotte et de M. Jacques Freymond.

M. Freymond, qui parla le premier, répondit d'avance à certaines affirmations de l'auteur de *La Révolution*; M. Gaxotte apporta des matériaux de poids à l'édifice dont M. Freymond nous dessina les perspectives. Bien que la période que traita M. Gaxotte fût antérieure à la crise révolutionnaire, dont M. Freymond discuta les causes, une bonne part de la première conférence posait des aspects du problème que la seconde examinait. De l'une à l'autre, il y avait enchaînement logique, continuité, aboutissement nécessaire.

Qu'on nous permette tout d'abord de suivre le directeur de *Je suis partout* dans son voyage à travers la République des Lettres.

Il suffit de prononcer ce mot : XVIIIe siècle, pour qu'aussitôt une foule d'images se pressent à notre esprit : le siècle de Voltaire, la douceur de vivre que regrettait Talleyrand, les pastels de Latour, les bergeries mythologiques de Boucher... Ces images n'évoquent que le décor ; une pièce s'y joue, que nous connaissons trop peu. Il y a un siècle de Louis XV qui fut celui des administrateurs, des urbanistes, des industriels, des armateurs. Il y eut la révolution intellectuelle et philosophique, il y eut aussi la révolution industrielle et financière. Ce siècle a deux visages : nous voulons n'en connaître qu'un seul. Comme symbole de ce dualisme, M. Gaxotte nous conta une expérience de

ses débuts d'historien : chargé de dépouiller les archives de l'hôtel de Soubise, qui rappelle d'abord les petits soupers de la Régence, il met la main sur une abondante collection de cartes géographiques, réunie par ordre du roi, ce Louis XV que nous estimions frivole, complètement étranger à toute préoccupation un peu sévère. Ces deux visages, nous les retrouvons dans la maison des Geoffrin. Tous les amis des lettres connaissent la délicate silhouette de l'amie de Marivaux, de la protectrice de l'Encyclopédie. Qui songe que, sans Monsieur Geoffrin, administrateur de la Compagnie des Glaces de Saint-Gobain, la philosophie fût allée se loger ailleurs ?

M. Gaxotte évoque ensuite la traditionnelle opposition des règnes de Louis XIV et de Louis XV. Un siècle jeune succède à un siècle trop vieux ? On se jette dans le désordre, avec passion, pour avoir chéri l'ordre trop longtemps ? Simplifications redoutables : en 1714, l'âge classique n'est pas vieux, il est « vécu » et, dans les dernières années du grand règne, c'est l'ordre-routine, la soumission, que l'on a adorés, non l'ordre tout court, la victoire sur soi-même. Notre image du XVIIIe siècle, c'est celle d'un passé vu à travers la littérature, pas à travers l'histoire. Toutes les préoccupations des contemporains de Louis XV nous semblent orientées vers la Révolution nécessaire, fatale. La vie intellectuelle devait être suspendue, pensons-nous, dans l'attente du grand changement. Non, elle continuait, suivant de bien autres pentes que nous l'imaginions.

M. Gaxotte nous révèle que, en inventoriant les fonds des grands libraires, de la première moitié du XVIIIe siècle, M. Léon Cahen a relevé tout d'abord les titres d'ouvrages de piété, de catéchismes, de dictionnaires, de vulgarisation scientifique, puis, en plus petit nombre, de romans, de livres historiques, et enfin, à la dernière place, d'œuvres philosophiques. M. Daniel Mornet, qui a dépouillé les catalogues de 515 bibliothèques du temps, n'a découvert le « Contrat social » que dans une seule !

Si la propagande philosophique, avant tout anti-religieuse, a pu s'imposer malgré l'opposition, si elle a pu paraître, en dépit de la censure, c'est grâce à la protection de Louis XV. Ces philosophes, qui ont tant maltraité les Grands, ont reconnu leur dette envers ce roi tolérant.

Il faut distinguer les raisons de cette tolérance tacite à la faveur de laquelle la République des Lettres a pu gagner son indépendance, vivre, agir et triompher. L'administration royale lutte contre les privilégiés : l'apport des philosophes dans le combat n'est point méprisable. Ce Diderot, que nous prenons pour un révolutionnaire, tient le parti du roi contre le Parlement, ces philosophes demeurent de dociles et fidèles sujets, bien davantage que le Clergé. Leur théorie de la monarchie, positive, réaliste, est plus solide que celle du droit divin. Voltaire, aux yeux de qui un souverain sans Jésuites représente l'idéal, ne paraît-il pas, lorsqu'il se fâche, plus royaliste que le roi ? Dans la guerre du monarque, allié au Tiers Etat, contre les ordres aristocratiques, la République des Lettres est une place forte, l'Académie une citadelle. Et

M. Gaxotte de nous faire pénétrer au cœur de la forteresse, de nous présenter les personnages de la République, d'étudier l'esprit qui les anime, la morale qui dicte leur action. Morale fragile et paradoxale, sans doute, qui devait évoluer : elle pouvait suffire, pour un moment très court, à la société raffinée et fatiguée où elle s'était développée.

L'Encyclopédie portait en elle un nouveau germe de fanatisme. D'Alembert, inquiet, agité, mènera la République des Lettres vers d'autres destinées. A l'attitude anti-religieuse des philosophes se substitue une opposition politique, frondeuse, bientôt anti-monarchique. Les sociétés de pensée qui pullulent, accentuent leur radicalisme et tissent sur la France un réseau de comités. Succursales de la République des Lettres, elles deviendront, sous le règne du faible Louis XVI, les laboratoires de l'esprit scientifique, de l'esprit critique, de l'esprit révolutionnaire.

On a beaucoup parlé du rôle des loges maçonniques dans la préparation de la Révolution. Selon M. Gaxotte, il faut écarter comme invraisemblable l'idée d'un complot de la maçonnerie contre la monarchie. Les frères, déistes et libéraux, aristocrates amis de la vie facile, rêvent d'une monarchie à l'anglaise. Leurs rites n'ont-ils pas passé la Manche avec les commerçants et les émigrés britanniques ? Mais les effectifs des loges augmentent sans cesse ; aux côtés de la République des Lettres, les francs-maçons constituent une république à huis-clos, un Etat d'égaux qui délibère, qui discute. Les sociétés de pensée vont plus vite et plus loin que la monarchie qui continue à vivre selon d'anciennes règles. Si elles n'ont pas fait la Révolution, elles devinrent une école de parlementarisme, elles fournirent des cadres, un personnel entraîné à ceux qui la firent. Aux Etats généraux de 1789, les députés du Tiers seront les élus des sociétés de « pensée » ; transformées en comités électoraux, elles fourniront des modèles aux auteurs des cahiers de doléances, elles dirigeront l'opinion et prendront la tête du mouvement de réforme puisque le roi n'est pas capable d'assumer ce rôle. Dans la tourmente révolutionnaire, les sociétés de pensée disparaissent : beaucoup de leurs membres se retrouveront parmi les Jacobins.

En 1793, la République des Lettres est morte, tuée par la République tout court, qu'elle a préparée.

M. Gaxotte conclut en mesurant le chemin parcouru de Duclos, premier président de la République des Lettres, à Robespierre ; du scepticisme mesuré à la vertu obligatoire...

*

Le nom de M. Gaxotte revient souvent dans l'intéressante conférence de M. Jacques Freymond. Il est vrai que M. Gaxotte représente, dans le débat autour des causes de la Révolution, une attitude, un parti.

M. Freymond cite tout d'abord Michelet, qui souhaitait que l'on fît une histoire de l'histoire, que l'on établît la mise au point des progrès accomplis dans

les études sur la Révolution. Nécessaire en 1868, ce travail de synthèse l'est bien davantage aujourd'hui.

Les vicissitudes politiques, les circonstances, ont pesé d'un poids très lourd sur la détermination des historiens. Comment s'empêcher de songer, pour celui qui se penche sur la Révolution, que d'elle est né le régime dans lequel il vit ? Selon qu'il sera partisan ou adversaire de ce régime, l'historien écrira la défense ou l'acte d'accusation de l'œuvre révolutionnaire.

Dès les premières publications historiques, nous mesurons la profonde influence des événements contemporains sur l'interprétation des faits passés. Thiers et Mignet n'y échappent point : l'œuvre de ces grands bourgeois est un plaidoyer pour la révolution de 1789, mère des idées libérales : ils séparent ces débuts modérés de la Terreur, déformation qu'ils expliquent par la guerre. L'euphorie d'avant 1848 explique les œuvres des Lamartine, des Michelet et des Louis Blanc, comme l'échec de 1851 provoque chez un Renan une désillusion, une attitude critique à l'égard des événements de 1789-1799. La réaction, commencée par Taine, poursuivie par Augustin Cochin, par Lenôtre, n'est-elle pas marquée par l'effondrement de 1870 et par les troubles révolutionnaires de la Commune ?

Aujourd'hui encore, les thèses des historiens de « droite » s'opposent à celles des amis de la Troisième République. M. Gaxotte, qui n'est pas un historien « scientifique », écrit pour le grand public ; ses ouvrages que les « vrais » historiens ne lisent guère, et ne citent jamais, sont cependant de magnifiques synthèses dont la simplicité convainc. C'est pourquoi M. Freymond étudie plus particulièrement le point de vue de l'école de droite dans l'ouvrage de M. Gaxotte.

La thèse essentielle des adversaires de la Révolution repose sur cette observation que la France de l'Ancien régime était prospère. La Révolution n'était pas nécessaire : il suffisait de remédier au désordre financier, de restaurer l'autorité, d'anéantir les derniers vestiges de la féodalité. C'est à la dangereuse influence des « philosophes » que l'on doit la déviation de la réforme indispensable en une sanglante révolution. A cette thèse s'oppose celle des Michelet, des Aulard, des Jaurès et, plus près de nous, de la plupart des historiens modernes : la Révolution, née de la misère, du déséquilibre des classes, était inévitable, que les philosophes s'y aidassent ou non.

M. Freymond reprend le débat point par point et, tout d'abord, par une étude minutieuse du développement du commerce et de l'industrie dans la période qui va de 1760 à 1789, montre que la Révolution a éclaté dans un pays riche. Les recherches des historiens-économistes aboutissent toutes aux mêmes conclusions, mais les conséquences qu'en tirent Jaurès et Mathiez ne sont point celles de M. Gaxotte. Pour les premiers, les progrès de l'industrie et du commerce ont des suites révolutionnaires : ils brisent les entraves que les institutions opposent aux transformations, ils enrichissent une classe de la population dont l'appétit du pouvoir se trouve excité par le développement

de la puissance économique. M. Gaxotte se borne à constater cette prospérité, il néglige d'étudier la force et le rôle de la bourgeoisie à la veille de la Révolution.

Le second point du débat, c'est la situation de la classe paysanne à la fin de l'Ancien régime. Contre les affirmations de Michelet, de Jaurès, de Taine même, qui tous soulignent la misère du peuple des campagnes, accablé par les charges féodales, M. Gaxotte s'inscrit en faux et met en doute la valeur des témoignages des contemporains. Sans doute, nous dit M. Freymond, les remarques de M. Gaxotte ont un fond de vérité et il ne faut pas accorder une confiance entière aux affirmations d'écrivains qui ont souvent sacrifié la réalité au désir de faire un beau morceau littéraire. Il n'en reste pas moins que la condition du paysan était, en général, très médiocre.

L'examen de M. Gaxotte, sympathique à l'Ancien régime, redresse beaucoup d'erreurs, mais il laisse tomber tous les faits qui ne s'intègrent pas dans sa démonstration. Les conclusions qu'il tire d'un tissu de remarques exactes et inexactes sont par trop sommaires. Jaurès ne fait-il pas remarquer que, s'il n'y avait eu, dans la société du XVIIIe siècle, d'autres vices que les fâcheux vestiges d'un système suranné, il n'aurait pas été nécessaire d'appliquer la méthode révolutionnaire ? La monarchie avait abattu la féodalité, elle ne fut point capable d'achever son œuvre en donnant au bourgeois et au paysan la place qui leur revenait ; incapable de faire la Révolution, la royauté devait être emportée par elle.

M. Freymond examine ensuite le troisième point du débat. Taine avait souligné le rôle des « philosophes » et montré l'assaut qu'ils livrèrent, armés de la raison, à la tradition. Après l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, Augustin Cochin répéta que la République des Lettres, Etat dans l'Etat, cité des nuées, sans contact avec la société, « fabriqua » une fausse opinion, plus unanime, plus bruyante que la vraie. Une minorité d'intellectuels, groupés dans les nombreuses sociétés de pensée, a pu déclancher et conduire la révolution. M. Gaxotte renchérit sur ces thèses, souligne avec force le côté chimérique du travail de l'intellectuel. Il était utile, affirme M. Freymond, d'insister sur la préparation de l'opinion publique par une minorité ; il était bon de montrer que, dans n'importe quel régime, c'est le petit nombre qui mène le jeu, mais faut-il suivre Cochin et M. Gaxotte lorsqu'ils prétendent que la formation de la doctrine révolutionnaire s'est opérée sans contact avec la réalité ? M. Paul Hazard montre que la mystique révolutionnaire n'avait pas même attendu la fin du règne de Louis XIV pour se manifester : la grande bataille d'idées était engagée avant 1715 et même avant 1700. Les progrès de l'esprit révolutionnaire sont motivés par des faits, et les attaques contre l'absolutisme d'une part, contre l'inégalité sociale d'autre part, ont leurs causes profondes dans la misère engendrée par les guerres de Louis XIV, par la faiblesse de Louis XV et de Louis XVI, par le déséquilibre toujours plus marqué des classes. Comment l'esprit révolutionnaire aurait-il pu gagner de larges couches

de la population, si le Roi avait gouverné, si le Clergé avait rempli ses fonctions, si les nobles avaient effectivement participé à l'administration des affaires ? Il y a eu, certes, action consciente d'une minorité, mais la Révolution se développe par un entraînement collectif, caractéristique de toutes les révolutions de masse.

On ne conduit pas une révolution, telle fut la conclusion de M. Freymond. Les intellectuels ont pu déclancher un mouvement sur un terrain favorable aux transformations, mais la violence du remous qui les emporte fait bien ressortir finalement l'impuissance de l'individu.

A. JAQUEMARD.

* * *

Conférence de mise au point de M. J. Piaget, professeur aux Universités de Lausanne et Genève sur *La perception et l'intelligence chez l'enfant*, le mercredi 28 janvier 1942.

« L'enfant, cet inconnu ! » a pu écrire Mme Noelle Roger. Et pour nous tous, en effet, l'âme enfantine est un monde perdu. Quand et comment en sommes-nous sortis ? Par quels chemins ? Qu'avons-nous laissé là-bas ? Et nous interrogeons nos souvenirs. Mais le souvenir est avare, et souvent infidèle.

M. Piaget, lui, a choisi d'interroger les enfants. Il leur parle leur langage, il les laisse parler, il est à l'écoute.

Avec lui, on n'avance qu'à pas comptés, mais on avance. Et voici aussitôt des questions précises : Comment l'enfant voit-il le monde ? Comment le pense-t-il ? A quel moment la pensée abstraite et logique se dégage-t-elle des limbes de la sensation ?

Car l'intelligence enfantine, nous dit M. Piaget, est tout d'abord et exclusivement sensorielle. L'enfant ne raisonne que sur le perceptible. Il ignore l'hypothèse. Il ne sait pas non plus faire abstraction d'une première idée, d'une erreur, qu'il « charrie » avec lui, irrésistiblement. Inutile de chercher à le faire « revenir en arrière ». Son esprit s'y refuse. Il faut lui laisser le temps de se détacher de ses premières pensées. C'est que la perception, qui se borne à fixer les éléments (forme, couleur, etc.) dont elle fait des constantes, est incapable de cette mobilité souveraine qui caractérise l'intelligence.

Vers 7 à 8 ans, l'intelligence s'affranchit du mode sensoriel. C'est le choc en retour de l'opération logique sur la perception. Mais, tandis que la logique, une fois dégagée de la perception, va se développant, la perception, elle, ne progresse plus. C'est pourquoi nous n'arrivons jamais à libérer nos sens de certaines illusions (d'optique, de poids, etc.), bien que nous nous rendions parfaitement compte de leur mécanisme. Bien plus : ces illusions-là (mais sont-elles les seules ?) augmentent avec l'âge et le développement intellectuel. Les anormaux, eux, restent imperméables aux illusions sensorielles.

Les rapports perception-intelligence posent d'ailleurs des problèmes délicats et ouvrent des perspectives tentantes. Certaines écoles psychologiques (la

Gestaltpsychologie de Wertheimer et Köhler, p. ex.) ne vont-elles pas, repoussant délibérément tout concept de sensation pure, jusqu'à admettre la perception totale, c'est-à-dire l'immédiate synthèse de la sensation et de la logique ? Phénomène constaté jusque chez nos frères prétendus inférieurs, et, par exemple, chez la poule, que nous avions toujours considérée comme une élève peu douée !

Ne prétendons pas dégager d'un exposé aussi dense des conclusions immédiates. L'auditoire, au reste, était prévenu. M. Piaget ne pouvait, en un temps si court, que situer et éclairer quelques-uns des problèmes que pose au psychologue l'enfant, cet inconnu.

Ed. JUILLERAT.

* * *

Nous publierons dans un prochain numéro la conférence de mise au point sur *T. S. Eliot's Conception of Poetry* que M. H. Häusermann, professeur à l'Université de Genève, nous a faite le mercredi 25 février. Cela nous dispense d'en rendre compte ici.

CONFÉRENCES A VENIR

Le mercredi 29 avril, à 20 h. 15, à l'auditoire I de l'Ancienne Académie, M. Isaac Benrubi, privat-docent à l'Université de Genève, parlera de *La personnalité de Bergson en rapport avec certains aspects de sa pensée*. Cette conférence, organisée avec la collaboration du groupe vaudois de la Société romande de philosophie, sera publique et gratuite.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Le comité a fixé au samedi 30 mai l'assemblée générale ordinaire. Rompant avec la tradition qui voulait que tous les deux ans notre société tînt ses assises à Lausanne, le comité a décidé de la réunir à La Sarraz, au cœur de la campagne vaudoise. Il espère que la perspective de passer ensemble quelques heures dans un des plus beaux coins du pays, de voir ou revoir un château dont on sait qu'il abrite le Musée romand, décidera beaucoup de nos membres à consacrer leur samedi aux Etudes de Lettres. Il importe, pour qu'une association comme la nôtre soit bien vivante, que ceux qui estiment utile son activité aient l'occasion de se rencontrer. C'est à quoi doit servir l'assemblée annuelle. Puisse celle de ce printemps nous voir nombreux à La Sarraz !